

Jerrold SEIGEL, *Modernity and Bourgeois Life, Society,
Politics and Culture in England, France, Germany since
1750*

Cambridge University Press, 2012

Jean-Pierre Jessenne



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13098>

DOI : 10.4000/ahrf.13098

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 209-211

ISBN : 978-2-200-9083-2790-8

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jean-Pierre Jessenne, « Jerrold SEIGEL, *Modernity and Bourgeois Life, Society, Politics and Culture in England, France, Germany since 1750* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 375 | janvier-mars 2014, mis en ligne le 08 juillet 2014, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13098> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13098>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

Jerrold SEIGEL, *Modernity and Bourgeois Life, Society, Politics and Culture in England, France, Germany since 1750*

Cambridge University Press, 2012

Jean-Pierre Jessenne

RÉFÉRENCE

Jerrold SEIGEL, *Modernity and Bourgeois Life, Society, Politics and Culture in England, France, Germany since 1750*. Cambridge University Press, 2012, 625 p., ISBN 978-1107666788, 20,99£.

- 1 L'ouvrage de Jerrold Seigel mérite attention par sa double inscription dans deux veines historiographiques actuelles, d'une part les réflexions, en partie renouvelées, sur les notions de bourgeoisie ou de vie bourgeoise, notamment élargies aux dimensions culturelles, d'autre part l'intérêt pour une histoire internationalisée ou comparative. Ce fort volume relève en effet le pari ambitieux de confronter les évolutions anglaise, française et allemande depuis le milieu du XVIII^e siècle, deux siècles donc englobés sous le chapeau de « modernité ». Le titre aurait d'ailleurs pu s'exempter de ce terme équivoque, tant on sait non seulement les limites incertaines – ce dont l'auteur convient d'ailleurs d'emblée –, mais surtout le risque de finalisme qu'il induit et la relativité, selon les éléments de définition de cette prétendue modernité.
- 2 Évidemment, « bourgeois » est tout aussi sujet à variété de définitions et en introduction Siegel rappelle quelques-unes des principales acceptions, pour retenir celle établie sur « l'émergence et l'élaboration d'un certain mode de vie » (P. 6) et notamment « *The Philosophy of Money* » telle qu'appréhendée par le sociologue Georg Simmel dans les années 1900. L'auteur en tire notamment l'idée que le meilleur mode

de caractérisation d'une société est l'analyse des « réseaux de moyens » c'est-à-dire « une chaîne ou un maillage de personnes et d'instruments qui connectent des énergies et des ressources éloignées les unes aux autres, en permettant aux individus et aux groupes de se rapprocher, de créer des synergies entre eux et de se mobiliser dans un but commun » (p. 8). Dans cette perspective, Jerrold Seigel distingue trois types de réseaux : les marchés ; les États et les structures administratives ; les réseaux de communication et d'information ; à chacun correspondent des profils bourgeois différents, mais tous caractérisés par la capacité à maîtriser la communication au sein des réseaux et entre eux. La bourgeoisie est donc intrinsèquement hétérogène même s'il existe des convergences entre ses membres. L'objet du livre est ainsi de comparer les agencements variés des différents réseaux et les figures multiples de la bourgeoisie pour expliquer les évolutions divergentes entre les trois pays. Néanmoins, ces évolutions s'inscrivent dans un contexte largement commun, marqué, selon Jerrold Seigel, par le passage de réseaux de nature « téléocratique », c'est-à-dire organisés selon des normes externes (transcendantes ou fixées selon des hiérarchies préétablies), à des réseaux autonomes, « auto-constitués », obéissant principalement à des logiques internes, à l'exemple de ceux de la république des Lettres au XVIII^e. Dans cette configuration, la bourgeoisie quoique multiple, se définirait moins par la situation de « middle class », notion que Seigel juge équivoque et surtout négative (ni aristocrates, ni paysans, ni...), mais par le même « air de famille » qui rapprocherait les membres, notamment dans le rapport à l'argent. À ce stade des propositions posées par l'auteur, si on comprend le souci d'éviter la réification de certaines catégories, on reste un peu perplexe quant aux caractères opératoires des catégories socio-culturelles utilisées, même appuyés sur la référence à la micro-histoire. Les paradigmes ont alors tendance à se dissoudre dans les mots.

- 3 En fait, il faut entrer dans le cheminement de l'ouvrage pour cerner l'entreprise, plus classique qu'il n'y paraît. Elle se développe en trois parties. La première, intitulée « Contours de la modernité » s'attache à dégager les caractéristiques de chaque pays sur un très long XIX^e siècle de 1750 à 1914, *grosso modo* deux chapitres pour chaque pays, l'un consacré au régime initial, l'autre au passage à la « modernité ». Ainsi après avoir diagnostiqué la précoce intégration anglaise, l'auteur décortique pour la France la « centralisation monarchique, le privilège et le conflit » (chapitre 6) puis « la France bourgeoise de la téléocratie à l'autonomie ». Ces deux chapitres alternent la reprise d'ouvrages récents, par exemple de Matthieu Marraud ou David Garrioch sur la bourgeoisie, avec des mises au point parfois datées ou trop exclusivement fondées sur l'historiographie en langue anglaise, notamment à propos de la crise financière de la fin de l'Ancien Régime. Au total les interprétations nous semblent parfois stéréotypées, par exemple sur l'inertie agricole, sur la faiblesse des connexions villes/campagnes ou l'inexistence des pouvoirs locaux. En revanche on trouvera intérêt à quelques éclairages permis par les hypothèses interprétatives en termes de réseaux et de communication. Par exemple que la crise d'autorité de la fin de l'Ancien Régime soit pour partie une déconnexion des réseaux du commandement et de l'information, notamment au sein des élites, semble une idée pertinente ; que la Révolution et la construction d'un État nouveau reposent sur le rétablissement de nouvelles formes de relations, avec une place essentielle conférée aux différentes sphères bourgeoises et un amalgame original opéré entre centralisation et libertés paraît plutôt convaincant, même si le tout aboutit à des bilans là aussi assez convenus sur la France marquée par le manque de médiation (p. 185).

- 4 La seconde partie, sous le titre « Calculs et milieux de vie [life worlds] » rapproche divers thèmes au travers desquels se manifestent le développement du capitalisme et des modèles bourgeois ; ce rapprochement et ce choix paraissent assez arbitraires et très influencés par les modes historiographiques, notamment américaines : le temps et l'argent ; les hommes et les femmes, la morale bourgeoise et la sexualité ; les milieux bourgeois juifs et leurs réseaux. Le fil conducteur se noue autour de l'idée que l'intensification des réseaux de moyens, notamment après 1850, constitue un point commun aussi bien aux différents territoires qu'aux différentes sphères abordées. L'exemple de la circulation monétaire est le plus évident ; les autres approches alternent exemples intéressants et idées plutôt communes – le lien évident entre la densité des communications, des échanges ou de la circulation des informations avec les conceptions des relations dans le couple, etc.-en minimisant aussi bien la diversité des comportements socio-culturels que l'influence d'autres facteurs comme l'héritage, la religion...
- 5 La troisième partie est de la même veine mais centrée sur le domaine artistique, ce qui constitue une vraie originalité du livre. Jerrold Seigel examine les effets conjoints de l'exaltation de l'art à l'âge romantique et de la multiplication des institutions culturelles – ce faisant il minimise certainement les circulations artistiques antérieures au XIX^e siècle. Dans sa perspective, la seconde moitié de ce siècle constitue, avec l'élargissement des réseaux de diffusion artistique, le temps de l'accès à l'art d'un nombre croissant de personnes, donc de l'effacement des séparations entre culture des élites et culture populaire, point qui reste à étayer. L'un des effets en serait la multiplication des critiques à l'égard du conformisme bourgeois qui finit par décevoir un grand nombre d'artistes.
- 6 La conclusion propose une réflexion autour de la manière dont Internet achève cette évolution en lui donnant une nouvelle ampleur. Livre stimulant donc par les liaisons et rapprochements qu'il invite à établir, parfois décevant par le caractère attendu, voire poncif, de certaines analyses. Il s'inscrit utilement dans une réflexion sur les prolégomènes de notre société d'hyper-communication et sur les dimensions multiples des changements sociaux et culturels entrecroisés. Ce faisant, il n'échappe pas toujours au travers qui consiste à considérer que les moyens de communication peuvent expliquer à eux presque seuls de grands mouvements de l'histoire, rappelant ainsi la tentation de certains commentateurs de ramener à ces seuls processus certaines révolutions contemporaines.